

les applaudissements qui partout l'accompagnent, ne l'empêchent pas de se reporter, en esprit, à la chambre modeste qu'Esterka habitait dans son château, et à leurs doux et paisibles entretiens. Il a assuré le bonheur de deux nations, mais il sent qu'il n'a pas encore assuré le sien.

A peine le nouveau code fut proclamé, et que Kasimir eut nommé des délégués de son pouvoir pour le faire respecter, il se hâta de quitter Léopol pour retourner dans sa capitale.

CHAPITRE XXVIII.

L'ENTREVUE.

Les habitants de Krakovie attendaient avec impatience des nouvelles du camp. Les nobles et les bourgeois savaient que devant les murs de Léopol leur sort se décidait en manière inverse. Le roi vainqueur consolidait son pouvoir au profit du peuple affranchi. Le roi vaincu serait forcé de demander des secours aux seigneurs, et de ployer

devant eux sa fierté aux dépens du peuple. Le pan de Wola et le prêtre Martin, se croyant sûrs de la défaite de l'armée polonaise, avaient déjà tramé un nouveau complot; déjà ils avaient préparé un acte qui détrônait Kasimir, et offrait la couronne polonaise à Louis, prince royal de Hongrie. On députa même un évêque au prince, pour l'engager à venir à Krakovie, en lui représentant que, comme neveu du roi, il lui était aisé de couvrir ses intrigues sous le masque de l'attachement. Aussi quels furent le désespoir des mécontents, et en même temps la joie du peuple, lorsque la nouvelle du triomphe de Kasimir se répandit dans la capitale, et qu'on apprit que le monarque revenait avec un royaume et une couronne de plus! Les serfs se réjouirent hautement, les bourgeois préparèrent des fêtes, des dons et des arcs de triomphe; les nobles se retirèrent

dans leurs châteaux, au fond de l'ame fiers que le territoire de la Pologne fût agrandi, et que ses ennemis eussent dû se retirer devant son armée, mais fâchés de devoir ce triomphe à un prince qui attaquait leurs privilèges, et que par dérision ils appelaient *le Roi des paysans*. Tandis qu'ils quittaient la capitale par dépit, le peuple se portait en foule au devant de Kasimir; les corporations d'artisans, portant chacune la bannière avec les emblèmes de leur métier, s'empressaient d'aller lui offrir le pain et le sel.

.

Dans une cabane auprès de Krakovie, une jeune fille se trouvait, qui attendait plus impatiemment que personne le retour du roi, et le souhaitait avec une égale ardeur, qu'il fût vainqueur ou vaincu. C'était Esterka, qui ne l'a pas revu depuis le jour de son jugement. A la fête qui devait dévoiler

la conjuration, elle était entrée dans la grande salle avec les chanteurs d'Orient; mais à peine eut-elle aperçu les riches toilettes des dames de la cour, qu'elle se sentit pleine de confusion de la simplicité de sa mise, et qu'elle se retira, ne pouvant consentir à paraître la dernière dans un palais où elle ambitionnait de devenir la première. Elle préféra se priver de la fête, et retarder le bonheur de voir Kasimir, plutôt que d'être confondue à ses yeux dans une troupe de chanteurs. Retirée dans sa chambre solitaire, elle passa de longues heures à recueillir les bruits fugitifs de la fête, à écouter le tumulte de la ville durant cette nuit orageuse. Enfin, lorsque tout fut calme, elle s'abandonna au sommeil, ignorant que le roi veillait et l'avait contemplée dans tout l'abandon du déshabillé. Le lendemain, Kasimir avait quitté le château, qu'Esterka

dormait encore; mais Ben-Joseph, en la reconduisant à sa cabane, lui avait confirmé l'amour de Kasimir, lui avait appris la disgrâce de Rokiczana. Enfin elle sent en l'absence de Kasimir qu'on veille sur elle, et ne doute point que le roi ne l'ait mise sous la protection de Jacques de Melchlin. Elle est aimée, elle se le dit mille fois par jour, mais ne fait que ressentir plus vivement l'absence du roi, et souhaiter plus ardemment de le revoir. Tandis que, dans la capitale où les partis s'agitent, les uns font des vœux pour son triomphe, les autres pour sa défaite, Esterka ne prie Dieu que pour ses jours.

Déjà la nouvelle de son triomphe était venue la remplir de joie; qu'on juge de son ravissement lorsqu'elle aperçut sur la tour du château le drapeau annonçant son retour; qu'on juge de son trouble, de sa surprise, lorsque, presque immédiatement, elle vit un ca-

valier accourir à toute bride près de sa cabane, et que son cœur avant ses yeux reconnut le roi législateur, maître de la Pologne et de la Russie Rouge.

Son premier mouvement était de s'agenouiller devant le monarque; mais celui-ci saute de cheval, la retient, et la presse contre sa poitrine. Elle-même, n'écoutant que sa joie et son amour, se laisse tomber dans ses bras, et tous deux, sans proférer une parole, restent ainsi serrés l'un contre l'autre, se regardant avec ivresse, oubliant le monde entier. Ils ne se sont pas vus depuis un premier aveu à peine articulé, mais leurs âmes n'ont cessé de se confondre; absents, ils étaient présents l'un à l'autre; dans la peine, dans la détresse, dans les angoisses de leur âme, au moment du triomphe, ils ont souffert, ils ont joui ensemble. En ce moment, ils oublient toute contrainte, toute ré-

serve, pour ne songer qu'au bonheur d'être réunis.

La distance des rangs a disparu, il n'y a plus ni roi, ni sujette; ce sont deux amants, qui ont besoin, après tant de traverses, d'exhaler enfin leurs sentiments trop longtemps comprimés. Cependant Esterka s'arrache bientôt à ce doux épanchement; elle se rappelle ce qu'elle doit au roi, ce qu'elle se doit à elle-même; elle se retire doucement, rougit et baisse les yeux, pleine de trouble et de confusion. Le roi la contemple avec ivresse, elle lui paraît plus belle encore dans cette touchante modestie; il veut la conduire à sa cabane, mais Esterka, par un mouvement rapide, se met entre le roi et sa chaumière. Kasimir pensa qu'il s'y trouvait quelque importun, et sut gré à la jeune fille de l'avertir, et lui donner le moyen de rester seul avec elle; les champs,

tout à l'entour de la cabane, leur offraient une complète solitude, et partout des arbres touffus prêtaient leur ombrage. Toutefois, tel n'est point le motif d'Esterka. Personne ne se trouve dans sa cabane; mais son orgueil aurait eu trop à souffrir de laisser voir au roi l'extrême pauvreté de sa misérable demeure, composée de deux chambres, avec les vitres brisées, n'ayant pour mobilier que des chaises cassées, quelques vases ébréchés, et le candélabre du sabbat. Oh! si elle eût possédé un palais et les richesses de Salomon, avec quelle joie elle les eût étalées aux yeux du roi; comme elle eût été fière de briller à la fois de l'éclat de la beauté, et de l'éclat du luxe et de l'opulence! Mais, si elle ne peut l'éblouir par des dehors brillants, du moins elle veut lui dérober sa pauvreté triste et répugnante; si elle ne peut paraître telle que la reine de Saba pro-

diguant les hommages et les trésors à un grand roi, qu'elle soit comme une fleur des champs, que les magnificences de la nature l'entourent, la revêtent, et ornent sa simplicité. Si dans ce moment Ben-Joseph avait pénétré dans l'ame d'Esterka, et qu'il y eût surpris ce calcul de vanité, sans doute il se fût dit avec douleur : Elle a honte de l'habitation paternelle, elle rougit de la pauvreté honorable de son père.

C'était une de ces belles journées de printemps qui, en Pologne, empruntent un nouvel attrait d'une nature luxuriante et d'un sol merveilleusement fécond. Les premiers rayons du soleil de mai réchauffaient à peine la terre, et déjà les arbres étaient chargés de feuilles, et les boutons commençaient à éclore. Les prairies étaient toutes couvertes d'herbes longues et épaisses, émaillées de petites fleurs sauvages aux mille couleurs;

l'air était imprégné de délicieuses senteurs, qu'exhalait toute la nature en travail; le paysage souriait tout à l'entour, égayé par les gazouillements des oiseaux arrivant en troupes du Midi, pour se réchauffer au soleil natal. Ils semblaient, dans leurs ramages confus, glorifier l'auteur de toutes choses, ou, si l'on veut, babiller et se raconter leurs impressions de voyage. Au loin, les glaces qu'on distinguait au bord de la Vistule, rejetées par la rivière, et que le soleil n'avait pas encore fondues, formaient contraste avec la chaleur, la lumière et la végétation, comme pour mieux faire sentir la douceur du printemps, en rappelant la rigidité de l'hiver qui venait de s'écouler.

Kasimir et Esterka se promenaient çà et là au milieu de petits taillis avoisinant la cabane; tantôt ils marchaient vite, tantôt doucement, tantôt ils s'arrêtaient; leur

marche décelait l'incohérence de leurs discours, l'agitation de leurs âmes. Tout absorbés l'un par l'autre, ils ne regardaient pas les objets environnants; leurs impressions étaient rendues plus vives, plus délicieuses, par l'influence d'une nature chaude, embaumée, dont le charme pénètre à l'âme par les sens; mais c'était à leur insu; ni les fleurs, ni les oiseaux, ni le jour éclatant, ni les ombrages frais, ni les glaces brillant au soleil comme du cristal, n'attiraient leur attention. Ils jouissaient, ils étaient heureux, mais ne voyaient qu'eux-mêmes, n'avaient de pensée que l'un pour l'autre. Kasimir racontait à son amante comme son image lui était toujours présente, comme elle lui manquait au milieu de sa gloire et de sa puissance, comme il avait compris ne pouvoir être heureux que par elle. Esterka, à son tour, lui dépeignait timi-

dement ses craintes, ses inquiétudes, ses angoisses durant son absence, et plus encore le jour de la fête où elle s'était crue oubliée. Et tandis que le roi, à ces paroles, redoublait les tendres protestations de son amour, elle l'écoutait pleine de joie, tout émue, souriant, attachant sur lui des regards qui signifiaient : Je suis la plus heureuse des femmes. Et ainsi ils causaient et marchaient toujours, et le temps passait, et le soleil baissait sans qu'ils s'en aperçussent. Enfin ils s'arrêtèrent près d'un banc de gazon où ils se reposèrent; Kasimir tenait la main d'Esterka, et lui disait :

— Tu m'aimes et je ne puis vivre sans toi ; il faut que nous unissions nos destinées. Et il lui serrait doucement la main et Esterka baissait les yeux.

— Toi, si belle, continuait Kasimir, douée d'un esprit si brillant, tu ne peux

rester à vivre dans une chaumière, au milieu des forêts; il te faut un palais pour demeure, une cour à tes pieds pour te rendre hommage.

Et il entourait sa taille de son bras, sans qu'Esterka songeât à le repousser.

— Nous nous aimons, je suis roi, je suis maître : qu'est-ce donc qui pourrait empêcher que tu ne m'appartiennes ?

Et il fixait sur elle un regard brûlant qui faisait rougir la jeune fille, mais sans qu'elle cherchât à s'y dérober. Elle restait immobile, tandis que les battements précipités de son cœur décelaient son agitation intérieure.

— Comment nous unir, moi roi catholique, toi Israélite ? Je ne renoncerais pas à la foi de mes ancêtres, tu ne le feras pas non plus, quel est le prêtre qui nous unira ? Mais qu'avons-nous besoin de la sanction des hommes, lorsque Dieu lui-même nous a des-

tinés l'un à l'autre? N'est-ce pas lui qui nous a réunis, qui nous a embrasés de cette flamme si prompte, si ardente?

Et Kasimir serrait Esterka contre son cœur, en lui disant : Que faire, que faire?

— J'y ai pensé, sire, dit tout à coup Ben-Joseph, qui, ayant reconnu le cheval du roi, était venu en ange protecteur à la recherche d'Esterka. Depuis quelque temps il la contemplait dans tout l'abandon de son amour. En la voyant dans les bras de Kasimir, par un mouvement brusque il s'est élancé vers elle; mais ce n'est pas seulement comme chef de sa race qui a droit de veiller sur son honneur, c'est encore comme amant qui ne peut supporter davantage le spectacle du bonheur d'un rival. Et cependant, en ce moment où son âme est dévorée par la jalousie, il n'a en vue que la félicité d'Esterka et l'avenir de son peuple.

Quant au roi, il fronça le sourcil de colère en le voyant, et certes tout autre aurait payé cher son audace, mais Kasimir a conscience des services immenses que lui a rendus Ben-Joseph; et d'ailleurs il ne peut blâmer sa fidélité et son dévouement à Esterka.

— Eh bien! qu'avez-vous pensé? demanda le roi avec plus d'intérêt que de courroux.

— Sire, si vous aimez Esterka, de cet amour saint qui vient du ciel, vous devez la faire respecter de tous en vous unissant à elle par des liens indissolubles.

— Comment le puis-je?

— Il faut qu'un fidèle serviteur du dieu d'Abraham bénisse l'union qui doit la priver de la tutelle de son père, pour la mettre aux mains de son roi et de son époux.

— J'y consens.

— Vous y consentez, mais vous souriez de ce lien apparent : que vous fait à vous, roi catholique, la bénédiction d'un Juif, d'un rabbin ? Mais pour nous, c'est notre foi, c'est notre religion que vous honorerez. Votre amour est la garantie d'Esterka. Quant à votre peuple, à vos courtisans, puisque le lien que vous contractez vous est cher, vous ne rougirez pas, sire, de célébrer votre union publiquement, et de faire paraître votre épouse dans toute la splendeur de son rang, dont elle est digne par le sang de David qui coule dans ses veines.

— C'était mon dessein.

Ben-Joseph a obtenu ce qu'il veut, le sacrifice est accompli. Ne pouvant surmonter davantage sa douleur, il tombe aux genoux de Kasimir, et verse des larmes où il cache ses regrets pour n'exprimer que sa re-

connaissance. Esterka ne voit que Kasimir, et se livre à toutes les brillantes illusions d'une amante heureuse, à la veille d'être épouse et reine.